

de la poitrine et qui a reçu le nom de *sternum* est très-saillant. Ces derniers caractères font présumer une grande ampleur de l'estomac et par conséquent un grand développement des organes de la respiration et de la digestion.

L'épine dorsale est parfaitement droite et la croupe très-large ;

Les côtes sont sensiblement arqués et généralement moins obliques que dans notre race commune ;

Les *ischions*, c'est-à-dire les os qui forment la pointe des fesses, sont très-prédominants et très-saillants même dans les bêtes maigres ; mais cette partie se couvre d'une si forte quantité de chair et de graisse que toutes les saillies disparaissent.

La queue est fine, plus courte que chez notre race commune, garnie à son extrémité inférieure d'une touffe de poil peu abondante. L'attache de la queue est parfaite, de sorte que toute la partie postérieure de l'animal présente un ensemble bien proportionné. La base de la queue présente un renflement plus ou moins prononcé.

Le Durham de race pure n'a pas précisément cette rondeur générale des formes que nous sommes habitués à considérer comme le type de l'animal de boucherie. Au contraire, il est taillé carrément et son corps présente plutôt la forme d'un cube allongé que celle d'un tonneau. Quand il est maigre il paraît même anguleux, comme l'on dit dans le langage ordinaire, la pointe des fesses, la croupe et les hanches sont très-saillantes et l'animal ne présente plus alors un aspect très-agréable à la vue. Mais, aussitôt qu'une nourriture convenable lui a permis de prendre un embonpoint moyen, toutes ces saillies disparaissent, et il se forme des bourrelets charnus aussi palpables que dans les animaux de race commune parvenus à un état d'engraissement très-avancé. A l'état gros, le Durham est tout-à-fait métamorphosé, il n'y a plus de saillies apparentes, plus d'angles, tout disparaît, les bourrelets charnus même sont recouverts d'une couche de 2½ pouces à 3 pouces de graisse. Toute la région supérieure du dos s'élargit et présente l'aspect d'une large table parfaitement plane depuis le garot jusqu'aux points des fesses ; la croupe et les hanches ne sont plus visibles, elles sont remplacées par des masses charnues et graisseuses.

On cite les noms de quelques animaux de cette race dont toute la surface du corps était recouverte d'une couche de graisse d'une épaisseur dont nous n'avons pas d'exemple dans notre race commune. Ainsi, une vache appartenant à M. Masson, de Chilton, était tellement grasse que l'on estimait l'épaisseur de sa graisse à 10 pouces depuis les hanches jusqu'à la queue, à 9½ pouces sur tout le rein depuis les hanches jusqu'au garot et à 8½ pouces sur les épaules.

Mais, en Canada, nous ne prisons pas autant qu'en Angleterre, cette énorme production de graisse externe et nous aimons mieux que la chair et la graisse soient en équilibre et convenablement proportionnée. Dans le Durham de race pure la graisse semble prédominer sur la chair ; tandis que nous préférons le contraire. De sorte que, si le Durham n'avait pas d'autres moyens de se recommander à notre admiration, nos goûts ne nous permettraient pas de le juger suivant son mérite. Cette particularité, peu estimée pour la consommation, l'est, au contraire, beaucoup dans les croisements avec notre race commune dont les muscles compactes et rigides en reçoivent une heureuse influence pour la qualité de la viande. Pour cet objet surtout nous n'hésitons pas à recommander fortement le Durham à l'attention des éleveurs canadiens, qui, par leur position et la facilité des débouchés, trouvent avantageux de se livrer à l'engraissement.

Le croisement des races communes avec le Durham produit ordinairement d'excellents résultats, les métis tiennent presque toujours de la race indigène par leur rusticité ; mais ils

obtiennent du sang Durham, une grande facilité de prendre la graisse dans un âge peu avancé. On a remarqué que les races excellentes pour leurs facultés laitières ne conservent pas cette aptitude au même degré, lorsqu'on les croise avec les Durhams ; mais que les races peu recommandables sous le rapport du lait, éprouvent après le croisement une augmentation notable dans cette production. Les races de travail ne paraissent pas éprouver de diminution dans cette aptitude et acquièrent une grande facilité d'engraissement.

Quant à l'opportunité de ces croisements, il est impossible de la recommander d'une manière générale, c'est une affaire de localité. Le Durham est pesant, lourd et demande une nourriture abondante et soutenue surtout dans le jeune âge afin qu'il puisse se développer avec la rapidité dont la nature l'a doué. Les métis sont plus ou moins dans le même cas suivant la dose de sang Durham. D'après cela, nous sommes convaincu que l'amélioration de la culture surtout sous le rapport de la production fourragère, doit précéder l'introduction de la race perfectionnée. Autrement, les sujets subiraient l'influence d'une alimentation insuffisante et verraient leurs qualités baissées d'une manière très-sensible.

Dans les conditions convenables, l'introduction des Durhams est réellement avantageuse ; car relativement à leur poids et à leur volume, ils consomment moins que notre race commune ; de plus, ils sont prêts pour la boucherie plus tôt que les races non améliorées ; de sorte que le prix de revient de la viande est fortement diminué et par conséquent les profits nets de l'engraissement seront plus élevés.

L'excellence du Durham a été reconnue de tout temps depuis les Colling ; et les éleveurs les plus distingués ne firent aucune difficulté de dépenser des sommes énormes pour l'achat des reproducteurs de cette race.

Charles Colling termina ses travaux de perfectionnement par une vente publique en 1810. Il avait alors en sa possession 47 têtes de bétail qui lui rapportèrent la jolie somme de \$33,779.25. Robert son frère termina de la même manière en 1818, il vendit 61 bêtes qui produisirent \$39,222.75. Dernièrement encore un taureau de cette race nommé *Master Butterfly* fut vendu au prix de \$6,600.

RACE Ayrshire.—La race Ayrshire tire son nom du comté d'Ayr en Ecosse où elle s'implanta tout d'abord. Comment cette race s'est-elle formée ? c'est ce qui est le plus difficile à dire. Il est néanmoins admis généralement que l'Ayrshire moderne n'a aucune ressemblance avec l'ancienne race du pays. Alors de quelle manière cette dernière s'est-elle améliorée au point où nous la voyons aujourd'hui ? Deux voies se sont présentées aux éleveurs, la sélection secondée du régime et le croisement.

L'amélioration de la race ancienne a produit une forte augmentation dans la taille et la faculté laitière des sujets ; or, cette augmentation de taille n'aurait pu être obtenue sans une forte nourriture dans le jeune âge ; alors on aurait eu pour résultat immédiat une grande aptitude à l'engraissement précoce après quoi, il n'est pas facile par la seule sélection d'élever l'aptitude laitière. On ne peut donc attribuer à la sélection et au régime seulement la formation de la race Ayrshire moderne. D'ailleurs, ces deux moyens, n'auraient produit de changements que dans la conformation des sujets, la couleur du poil serait restée la même. C'est tout le contraire qui est arrivé ; l'ancienne race du pays était de couleur noire, tandis qu'aujourd'hui les sujets améliorés ont ordinairement le pelage rouge et blanc.

David Low, auteur anglais des plus compétents dans la matière prétend d'après de bonnes autorités, que le croisement a contribué pour beaucoup dans la création de l'Ayrshire